



FOTOGÉNICO



UN FILM DE MARCIA ROMANO ET BENOÎT SABATIER



JHR FILMS & ENVIE DE TEMPÊTE PRODUCTIONS PRÉSENTENT



FOTOGÉNICO



UN FILM DE MARCIA ROMANO ET BENOÎT SABATIER

FRANCE - 2024 - 96 MIN - DCP

AU CINEMA LE 11 DECEMBRE 2024

DOSSIER DE PRESSE ET PHOTOS SUR WWW.JHRFILMS.COM

**DISTRIBUTION
JHR FILMS**

Jane Roger et Arnaud Dommerc
www.jhrfilms.com
09 50 45 03 62

**RELATIONS PRESSE
CC PRESSE**

cc.bureaupresse@gmail.com
Celia Mahistre - 06 24 83 01 02
Cilia Gonzalez - 06 69 46 05 56



SYNOPSIS

Raoul débarque à Marseille où sa fille est morte. Tout ce qu'elle lui avait raconté de sa vie ? Un tissu de mythes. En tentant de recoller les morceaux, il découvre qu'elle avait enregistré un disque avec une bande de filles. Il se met alors en tête de remonter ce groupe, coûte que coûte. Et en slip s'il le faut.



ENTRETIEN

Qu'est-ce qui, dans vos parcours respectifs, vous a amené à réaliser *Fotogenico* ?

Marcia Romano : Je crois qu'avant tout, Benoît et moi nous sommes rencontrés autour de la musique plus que le cinéma. Les disques ont eu plus d'impact que les films dans nos vies. Benoît vient de la presse musicale, moi de l'écriture de scénario mais nous avons ressenti tous les deux une forme de frustration concernant les films musicaux au sein de la production française. Le film musical, électro ou rock, est carrément un repoussoir pour l'industrie cinématographique en France. Nous avons donc décidé de produire nous-mêmes, en mode DIY, trois longs-métrages dans cet esprit punk puis sommes revenus dans un schéma de production plus classique pour *Fotogenico*.

Benoît Sabatier : C'est vrai qu'avec Marcia, au début, nous avons surtout échangé sur des disques. Elle est très fan de Paul Williams, ses Bandes-Originales géniales, *Phantom of the Paradise*, *Bugsy Malone*. Moi, si j'adore des films comme *Ténèbres*, *Appel d'urgence*, *Midnight Express*, *Krush Groove*, *Le Mac*, *Der Fan*, *La Fièvre du samedi soir*, *Under the Cherry Moon*, *Kamikaze 1989*, c'est parce que leurs BO sont fantastiques. Je travaille sur le rock, la techno, tous les mouvements musicaux, j'ai écrit un pavé là-dessus, nous sommes jeunes nous sommes fiers, et je pense que cette culture génère des personnages et des histoires électriques, une puissance esthétique, une aura, une fureur, un romantisme, des images

particulièrement marquantes, il suffit de voir des films comme *White Star*, *Trick or Treat*, *Queen City Rocker*, *Tougher Than Leather*...

Le film a commencé par la musique ou l'écriture du scénario ? De quoi ces personnages sont nés ?

MR : L'écriture a tout de suite été accompagnée d'une recherche musicale, afin de préciser ce que nous allions demander aux compositeurs, le groupe Froid Dub, et donc ce que nous cherchions. Quel serait ce faux groupe et sa musique dans le film ?

BS : C'était une période où plusieurs de nos proches sont morts. Comment parler du deuil ? À grands coups de pathos ? Non : avec une bonne dose d'humour, une comédie noire, musicale, comment un disque peut sauver une vie.

MR : Et puis nous voulions cimenter nos envies esthétiques par un casting emballant, lié à l'évolution de Marseille, une ville qui se féminise de plus en plus.

BS : Tout ça était lié. Balancer notre personnage dans une Cité de femmes, alors que c'est une ville réputée pour être « bonhommes, foot, pizza, hip hop ». Parce qu'à Marseille, je retrouve actuellement une ambiance qui me rappelle le Pulp, le mythique club lesbien où j'ai officié plusieurs années comme DJ.



Et comment est né ce Raoul qu'incarne Christophe Paou ?

BS : Nous voulions que la découverte de ce Marseille féminin, cette ville-laboratoire, soit vue à travers un personnage de cinquante ans, le prisme d'un regard extérieur, plus âgé, pour que soit amené ici quelque chose de progressif. Nous entrons en scène avec lui, ouvrons les yeux avec lui, nous tombons des nues avec lui, prenons des torgnoles avec lui et, finalement, nous devenons meilleurs, avec lui.

MR : Ça commence comme une enquête, nous sommes aussi largués que Raoul, un personnage désespéré, erratique mais burlesque, projeté dans cet univers hostile comme un chien dans un jeu de quilles. Il est éberlué, ne pige rien...

BS : Il embarrasse tout le monde...

MR : Avec aussi l'idée qu'il veut retrouver et faire la peau du dealer, assassin présumé de sa fille. Sauf qu'il va tomber sur le seul homme de sa génération, au demeurant plutôt sympathique, une sorte de pendant ou de version horrible de lui-même. Un miroir déformant qui reflète tous ses manques et sa culpabilité. Sa faute. Et ça devient beaucoup plus compliqué de lui faire la peau que ce qu'il pensait. Raoul est toujours attiré par le canapé du dealer-écrivain comme un aimant SM. D'où la relation répulsion/amour/haine entre Raoul et LeKooze, incarné par un géant du théâtre, John Arnold.

BS : Le film est traversé par ce thème, le choc des générations, car si Raoul est au départ étranger au mode de vie de la bande de filles, il est finalement curieux, empathique, souscripteur à l'égard de ces jeunes affranchies, pour qui la liberté est plus importante que la réussite sociale. Elles sont un modèle possible, il réalise qu'il a tout à apprendre. Il revient d'entre les

morts pour cela justement. Apprendre d'elles.

MR : L'autre personnage de sa génération, LeKooze, dealer-poète, incarne ce que nous aimons en termes de paradoxe. Agnès, la fille de Raoul, a passé du bon temps avec cet écrivain graphomane, cet archange de la mort, que nous voyions comme un méchant dans un Charlot, comme le millionnaire des Lumières de la ville. Il ne représente pas que l'horreur. Aussi choquant que ça puisse être : Agnès et lui se sont bien amusés. Le point de départ de ce projet, c'est une histoire vécue, l'enterrement d'un ami, mort d'overdose. Le cercueil était trop lourd, c'est le dealer qui a dû prêter main forte pour le porter. Cette image nous a choqués, marqués, parce que c'est aussi ça la vie, c'est retors, absurde, plus complexe que prévu. Ça permet au film d'éviter tout surplomb moral.

Votre façon de mettre en scène la ville, les ambiances, les lumières, est totalement inédite. Esthétiquement, quelles étaient vos inspirations ?

BS : Il y a cette rumeur, pas infondée : « *Marseille is the new Berlin* ». Aujourd'hui, à Marseille, malgré la précarité et la pauvreté, nous voyons dans certains quartiers underground l'émergence d'une sorte de Movidá, réactualisée. Almodovar, dans ses premiers films, montrait ça : une jeunesse désinhibée, des artistes obsédés non pas par la réussite mais guidés par une soif créative décoiffante. Dans *Le Labyrinthe des passions*, Almodóvar se filme avec Fabio McNamara sur scène, puisqu'il avait un groupe disko-punk à l'époque. Il avait le désir d'inclure dans ses films toute cette scène – c'est la géniale chanteuse Alaska qui incarne Bom dans *Pepi, Luci, Bom et les autres filles du quartier*... Dans *Fotogenico*, nous avons recruté des musiciennes de la nouvelle scène marseillaise.



MR : Lors d'une nuit de casting sauvage au Cours Julien, nous sommes tombés sur une espagnole, Bella Báguena, nous avons immédiatement flashé, elle nous a invité à son concert le lendemain, c'était plus qu'une évidence : elle devait jouer dans *Fotogenico*.

BS : Les punks de la Movidá, peut-être que la vie était dure pour eux, mais ils se fendaient la poire. Il y a un même état d'esprit à Marseille, un système D subversif, la débrouille et la créativité comme remède au capitalisme, avec des gens qui décident de vivre fauchés et productifs, d'inventer dans un esprit coloré, inclusif, fou, drôle. Et c'est ce monde qui fait dévier la trajectoire du personnage central. Au départ, Raoul touche le fond et, en découvrant les amies de sa fille, en découvrant ce disque et la beauté de l'Art qu'a laissé Agnès, il renaît de ses cendres.

Souhaitiez-vous que *Fotogenico* ait une touche vintage ?

BS : Ce film n'aurait pas pu se passer dans les années 80 ou 90, les personnages, Raoul, la bande d'Agnès, sont le produit de la France d'aujourd'hui. Les rues n'ont pas été retouchées, nous sommes en 2024. Reste les looks, les décors intérieurs : est-ce que tout le monde s'habille avec des fringues neuves, est-ce que chez soi les piaules ne sont qu'avec du mobilier et des affiches achetés le jour-même ? Jamais.

MR : Le monde, c'est aussi l'histoire du monde, de ses superpositions esthétiques. C'est un film stylisé, oui, parce que pour nous, c'est la moindre des choses, qu'un film ait du style. C'est la stylisation de la récup', de l'underground, de façon pop, bam, punk, boum... C'est très actuel, nouvelle génération, le militantisme récup', la planète irait mieux, et les films aussi, si on arrêta de survendre le neuf.

Aviez-vous déjà vos comédiens en tête lors de l'écriture ?

MR : Oui, nous avons écrit pour Christophe Paou, pour Roxane Mesquida et Angèle Metzger. Les autres personnages sont nés des rencontres que nous avons fait pendant la préparation du film, en quadrillant les rues... Christophe, Roxane et Angèle sont déjà des personnalités pop dans la vie et ça, c'est assez rare dans le cinéma français, d'où notre passion pour ces trois-là ! Ensuite, les rencontres ont fait évoluer l'écriture notamment avec les filles du groupe, Brune, donc Bella Báguena, et Venus, Venus Yaffa, plus la DJette, Sasha Vaughan.

Comment avez-vous travaillé avec Christophe Paou ?

MR : Nous pensions que le rôle était un peu écrit sur mesure mais, à la première lecture, Christophe a surtout retenu le côté tragique, il a lu le scénario comme s'il s'agissait d'un drame et non d'une tragi-comédie. Nous avons négocié un virage vers Borat, Buster Keaton, l'inspecteur Clouseau. C'est un acteur tellement inventif, plein de fantaisie, il n'a cessé de nous faire des propositions. Dans une même prise, il y avait la version plus drame, ou la version carrément cartoon, une palette très large ! Après, à nous de jouer, trouver l'équilibre au montage.

BS : Pour le guider, nous lui avons montré *Le Rôti de Satan* de Fassbinder.

MR : Il nous a dit qu'il était hors de question qu'il joue comme Kurt Raab. Tant mieux, nous voulions qu'il joue comme Paou ! Il est très audacieux et il a un physique. Ce qui n'est pas donné à tout le monde ! Un physique cinégénique bien trop inexploré...



Comment est venue l'idée de faire du disque de *Fotogenico*, une sorte de fétiche, symbolique d'une quête personnelle mais aussi politique ?

MR : Ce disque touche Raoul en plein cœur pour une raison personnelle mais nous voulions aussi imaginer ce que serait une enquête qui part juste d'une voix. N'avoir qu'une seule chose, une voix, la voix de sa fille, il ne lui reste que ça. À partir de là, tirer le fil pour reconstruire toute l'histoire. La croyance que nous pouvons construire un monde juste à partir d'un disque ou se réinventer à partir d'un disque, ça, c'est une croyance profonde que nous avons et qui est celle du film.

BS : Nous ne voulions pas d'un film social et naturaliste, et pourtant, derrière son esthétique artificielle et ses personnages baroques, nous voulions atteindre une vérité, un credo. *Fotogenico* célèbre des personnages où l'affranchissement prime sur le luxe, le culte de la célébrité, le confort, la valeur marchande... Ça n'a aucune importance pour nos personnages.

MR : Ce n'est pas qu'ils s'en foutent d'être fauchés, c'est qu'ils préfèrent être libres et fauchés que pas fauchés et pas libres.

D'où est né le nom du groupe (et titre du film) *Fotogenico* ?

BS : Le ton du film puise dans les comédies italiennes des années 60-70. Dino Risi a réalisé une sacrée flopée de chefs-d'œuvre, mais aussi un drôle de nanar, *Sono Fotogenico*. Photogénique, en italien, mais aussi en espagnol, la langue natale de Marcia.

MR : *Fotogenico*, pour célébrer la bande de filles, la beauté des personnages, ça collait bien.

Et comment avez-vous travaillé sur la création des titres de l'album ?

BS : Nous avons déjà bossé avec ces musiciens, le duo Froid Dub. Je les connais très bien depuis l'époque de la French Touch, ce sont des fondus de cinéma et musiques de films. Ils sont là depuis le début du projet, dès le scénario nous avons pu définir l'esprit post-punk, synthétique, de la musique, des chansons.

MR : Et nous connaissions aussi la chanteuse marseillaise du groupe Catalogue, Emma Amaretto, elle a enregistré les voix, la voix d'Agnès. Nous sommes partis en tournage avec trois morceaux et ensuite nous avons travaillé à partir d'un premier montage tout le reste du score avec Froid Dub.

BS : Il est toujours enrichissant de collaborer avec des personnes de cultures différentes, mais ce qui est pratique avec Froid Dub, c'est que nous avons des références musicales très proches : nous leur disions, « *Là, tel passage, on essaie un synthé poilu ? Et là, un beat bleu électrique ?* » C'était télépathique, ils comprenaient illico ce que nous désirions ! Et apportaient spontanément des propositions qui nous époustouflaient...

Quand on réalise en duo, comment se répartissent les tâches ?

BS : Sur nos clips et autoproductions, j'étais plus du côté du chef op', de la mise en scène et Marcia plus sur le travail des dialogues, du jeu d'acteurs. Mais là, sur ce tournage, les rôles étaient beaucoup plus fusionnés, partagés.



MR : Oui, en fait, c'est un peu en fonction de l'énergie du jour. Parce qu'elle est tellement fluctuante sur un tournage que c'est vraiment une course de relais entre nous. Mais il y a vraiment quelque chose qui nous organise, un partage naturel des tâches, c'est que Benoît est fou des extérieurs et moi je n'aime que les intérieurs. La guerre, elle n'est pas sur le plateau, elle est à la table, au scénario, parce que moi j'écris tout en intérieurs et lui les remet dans la vie, dehors, il repasse les mêmes scènes en extérieurs.

BS : Les extérieurs, c'est moins basé sur le champ/contrechamp, que j'évite. Alors qu'en intérieurs, il faut trouver des subterfuges pour ne pas s'enliser.

L'idée de voir les lieux différemment, comment ça s'est traduit techniquement en termes de mise en scène, de tonalité ?

BS : Nous vivons à Marseille depuis plusieurs décennies. Nous filmons le Marseille que nous connaissons, celui des clubs electro-noise, des salles garage-punk, des disquaires, des lieux alternatifs, et si ce Marseille semble différent, s'il n'entre pas dans les cases Quartier Nord / Pastis / Hip Hop / OM, c'est peut-être juste parce que nous y habitons et que ça ne nous vient pas à l'idée de filmer ces clichés ?

MR : Oui, c'est notre Marseille au quotidien. Plusieurs personnes nous disent que nous l'avons inventé ce Marseille-là, qu'il n'existe pas vraiment. Non : c'est juste qu'il est synthétisé dans un récit.

BS : C'est une ville bouillonnante, une cocotte-minute, la mise en scène se devait d'être obligatoirement au diapason, les acteurs débordant du cadre, avec des mouvements désordonnés, un montage turbulent... Le tout étant sûrement

agrémenté de nos références cinématographiques, des films comme *Cap Canaille*, et l'esthétique des films hollywoodiens des années 80, du style *Huit millions de façons de mourir*, le ciel bleu, la mer, les collines la nuit, les néons...

MR : C'est l'idée warholienne de glamouriser ce que nous aimons profondément au quotidien, ce qui nous réjouit et nous inspire, et ça, c'est capital.

BS : Roxane Mesquida en rollers, un slip rouge et une moustache, une vendeuse de disques avec la coupe de Ziggy...

MR : Nous sommes très fétichistes !

Propos recueillis par Franck Finance Madureira,
18 septembre 2024

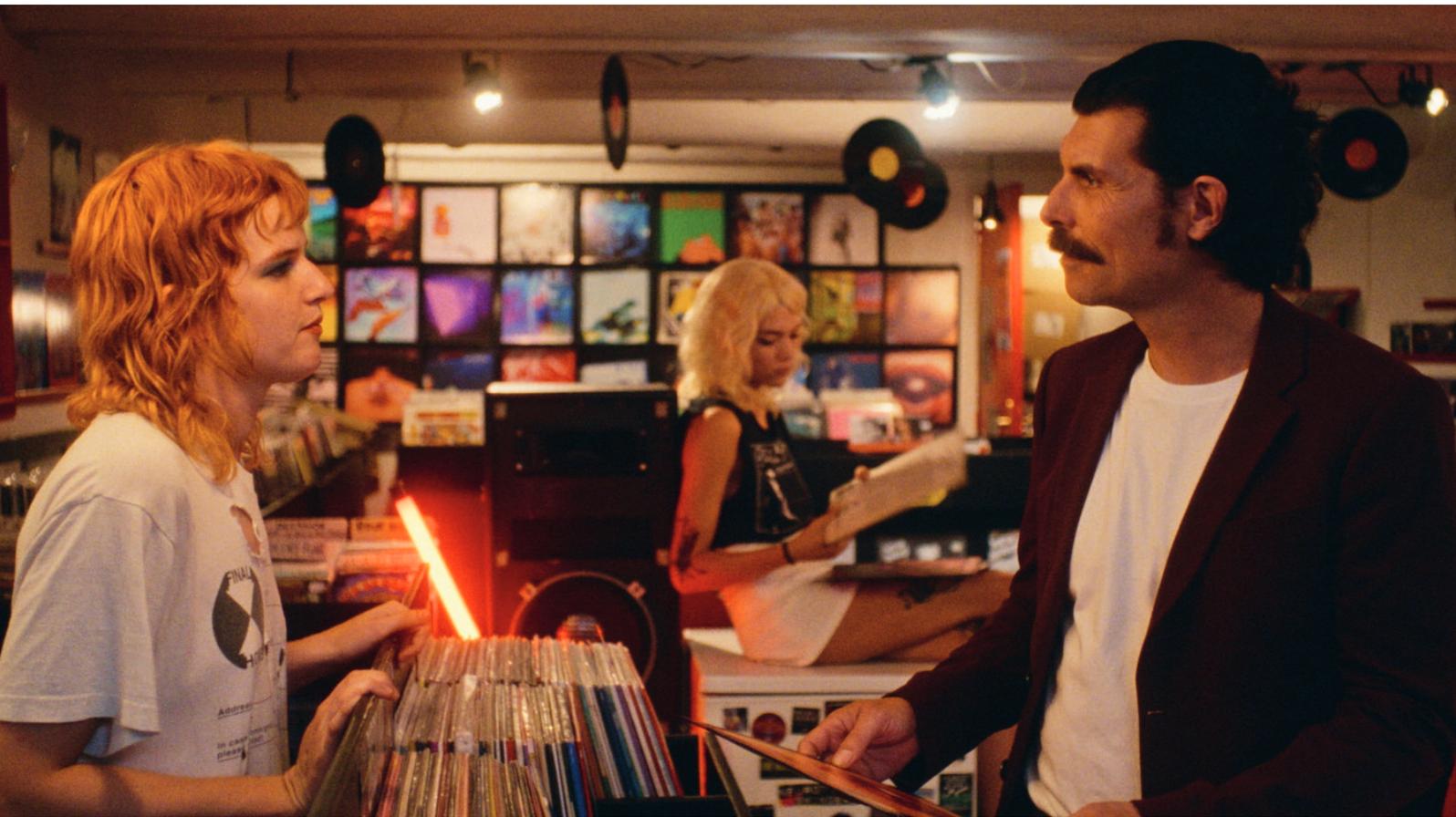
MARCIA ROMANO ET BENOÎT SABATIER



Née à Buenos Aires, **Marcia Romano** quitte l'Argentine pour la France à la fin des années 70. Parallèlement à des études de cinéma, elle travaille comme caissière au Mac-Mahon, puis multiplie les expériences, tournages et développement dans diverses sociétés de production avant de collaborer à l'écriture de nombreux films (Emmanuelle Bercot, François Ozon, Emmanuel Bourdieu, Éric Rochant, Xavier Giannoli, Audrey Diwan, Audrey Estrougo, Alice Winocour, etc).

Pendant ce temps-là, **Benoît Sabatier** vivait des grandes aventures de presse et radiophoniques (Technikart, Rock&Folk, Schnock, Gonzaï, France Culture), rencontrait des musiciens poilus, des popstars imberbes et des légendes vivantes (Iggy Pop, Brian Eno, Dennis Hopper, Alan Vega, Daft Punk, Kraftwerk, Madonna, PiL, Lee Hazlewood, Mirwais & Daniel Darc, New Order, Britney Spears, The Strokes, Giorgio Moroder, etc), publiant alors, entre ses sets de DJ au Pulp, deux pavés, *Nous sommes jeunes, nous sommes fiers* et *Culture jeune*.

Après quelques autoproductions, clips, docus et autres zigzags, direction *Fotogenico*.



LISTE TECHNIQUE

Réalisation **MARCIA ROMANO** et **BENOÎT SABATIER**
Musique **FROID DUB**
Son **FRÉDÉRIC SALLES**
Montage **FLORENCE BRESSON**
Image **NICOLAS EVEILLEAU**
Décors **SIRINE DÉSIRÉ**
Costume **JULIA DIDIER**
Production **ENVIE DE TEMPÊTE PRODUCTIONS, MICRO
CLIMAT**

LISTE ARTISTIQUE

Raoul **CHRISTOPHE PAOU**
Lala **ROXANE MESQUIDA**
Tina **ANGÈLE METZGER**
LeKooze **JOHN ARNOLD**
Venus **VENUS YAFFA**
Brune **BELLA BAGUENA**
Ismael **RAYAN KHENNOUF**
Bobbie **JULIE LECLERC**
Jackie **SASHA VAUGHAN**
Miss Castagne **YASMINE NEYA**



FESTIVALS

Festival de Cannes, Sélection ACID
Festival Ciné32 « Indépendance(s) et création », Auch
Festival Cinétoiles, Semur-en-auxois
Festival Chéries-Chéri – Festival du film LGBTQ & +++, Paris
Festival Close Up, Paris
Festival Bobines de Femmes, Lanloup
Festival Du Grain à Démoudre, Gonfreville-l'Orcher
UBA International Film Festival – FIC.UBA,
Compétition Internationale de longs métrages, Argentine - **Mention Spéciale**
Mostra de Valencia, Section officielle, Espagne
Leiden International Film Festival,
Compétition Bonkers!, Pays-Bas
Cork Film Festival, Section Disruptors, Irlande
Love International Film Festival Mons,
Compétition officielle, Belgique
Lausanne Underground Film & Music Festival, Suisse
International Film Festival of India, Première en Asie, Inde

